

M. PALOMAR Antoine
16, Rue de la Durancie
31770 COLOMIERS
☎ 61 76 15 57



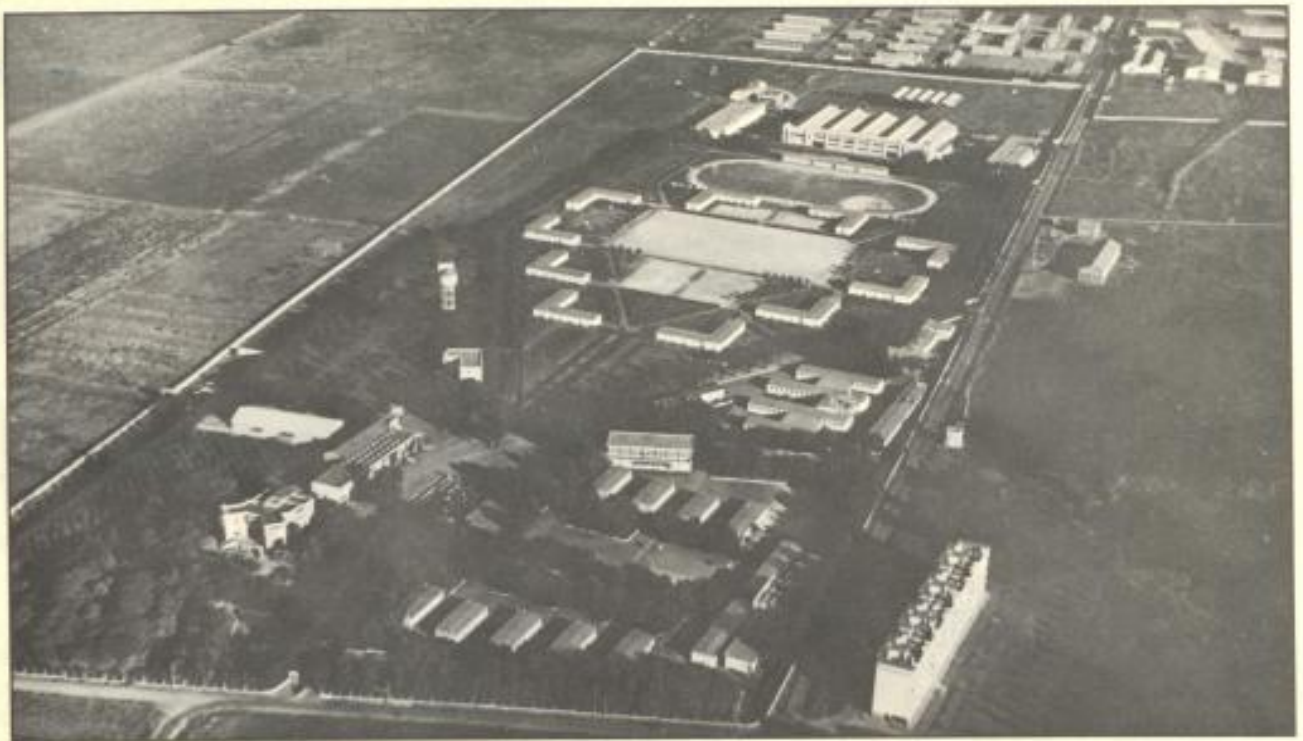
JOURNAL DES ANCIENS ELEVES ET PERSONNEL DE L'E.N.P.A.

ECHO

DE

CAP MATIFOU

N° 25



EDITORIAL

Lors de la publication du dernier bulletin de notre amicale, la nouvelle du décès de Monsieur MALATERRE est venue nous surprendre au moment où nous étions en train de faire imprimer le numéro : nous n'avons pu que faire insérer in extrémis l'avis de décès que vous avez lu.

Dans l'éditorial qui avait été écrit quelque temps auparavant, je rappelais ce qu'avait été l'Ecole et le rôle formateur qu'elle avait joué pour nous tous. Mais évoquer ce rôle, c'était déjà évoquer la figure de celui qui fut l'un des fondateurs de l'Ecole et son Directeur éminent pendant tant d'années.

Il est juste et nécessaire que nous exprimions ici toute la reconnaissance que nous lui devons : car l'Ecole et ses élèves ont été la grande préoccupation de sa vie. Attentif à chacun d'entre nous, aux difficultés que nous pouvions rencontrer, il nous a manifesté en toutes occasions sa compréhension et son intérêt constant.

Raoul MALATERRE était né le 8 Août 1903 à Saint Maurice en Trièves (Isère).

Sa famille s'installa à Aspres sur Buëch (Hautes Alpes) alors qu'il n'avait que deux ans.

Son père, qui avait fondé "L'Hôtel Malaterre" s'occupait également d'une affaire de grains et engrais; il fut l'une des personnalités marquantes de ce charmant village dont il devint par la suite le Maire.

C'est là que le jeune Raoul Malaterre fit ses études primaires à l'Ecole Communale.

Il dut, bien sûr, le quitter pour poursuivre ses études secondaires à Voiron (Isère).



Il a préparé le concours d'admission aux grandes écoles. Il fut admis à 18 ans, en 1921, à l'Ecole des Arts et Métiers d'Air en Belgique et obtint son diplôme d'Ingénieur le 13 Juillet 1923.

Il fit également l'Ecole Nationale Supérieure de l'Aéronautique et de l'Espace et l'Ecole Nationale Supérieure de la Marine et fut d'ailleurs Capitaine de Vaisseau.

Affecté avec le grade d'Ingénieur en chef de la Compagnie Nationale d'Air France, il a occupé différents postes et fait un long séjour en Tunisie de 1929 à 1936 avant d'être mobilisé durant la guerre.

Il fut nommé ensuite auprès de la Direction Technique et Industrielle de l'Air à ALGER.

Il crée l'Ecole Nationale Professionnelle de l'Air à Jean Bart et Cap Matifou le 1er Mai 1946.

De 1948 à 1962, les promotions se succèdent dans une école en plein essor qui bénéficie en particulier de la protection bienveillante de l'Ingénieur Général Martin.

EDITORIAL

Monsieur Malaterre est particulièrement attentif au recrutement de ses collaborateurs et de ses professeurs. D'autre part, le cas de chaque élève est évoqué et discuté longuement dans les conseils de professeurs toujours présidés par lui ou par Monsieur Pauchet.

L'Ecole améliore continuellement sa pédagogie, ses installations... et aussi ses résultats et débouchés.

Hélas, ce développement est interrompu en 1962 par les événements que l'on sait...

Monsieur Malaterre tente alors de maintenir l'Ecole, il le pourra tant bien que mal jusqu'en 1965.

Il prend sa retraite le 1er Octobre 1965 et se retire dans son accueillante maison d'Aspres sur Buëch où bon

nombre d'entre nous ont été reçus avec une amicale simplicité par Madame Malaterre et par lui. Mais la passion de l'Aéronautique ne l'avait pas abandonné pour autant : il fait ouvrir à Aspres sur Buëch un terrain de vol à voile pour la formation des pilotes où se rencontrent Français et étrangers et, en particulier, allemands.

Bien entendu, il suit de près les activités des anciens élèves de l'ENPA et s'intéresse à notre amicale. Tous ceux qui ont besoin de conseils peuvent s'adresser à lui : ils sont sûrs de trouver auprès de lui une oreille attentive à leurs problèmes et de recevoir des avis éclairés.

Mais la mort de son épouse, les difficultés oculaires et la maladie réduisent peu à peu toutes ses activités. Heureusement, ses dernières années furent adoucies par la présence auprès de lui de sa seconde épouse qui lui apporta l'aide et le dévouement affectueux dont il avait besoin.

C'est à elle, ainsi qu'à toute la famille de Monsieur Malaterre, que je me permets de présenter mes condoléances les plus sincères en parfaite union avec

le bureau de l'amicale et en ayant

le bureau de l'amicale et en ayant

pleinement conscience de ne faire là qu'exprimer les sentiments de tous nos adhérents et de tous nos amis.

Pierre TRAINAR

Pierre Trainar



O TIPASA

On peut ne pas connaître Tipasa mais on ne peut pas ne pas aimer cette ville habitée des dieux. Félix Lagrot nous la rend plus chère encore par cette évocation historique où sous l'érudition se devine toute sa tendresse.

Le bonheur, à Tipasa, c'était l'harmonie des ruines dorées sous les oliviers et les pins, parmi les absinthes, au bord de la mer, sur le fond du Chenoua accroupi.

C'était, pour moi, la Grèce ou la Sicile antiques, le chant des cigales dans le ~~entendre dans «l'après-midi~~ d'un faune» de Debussy, de Mallarmé. C'était Tipasa, où les vieilles pierres se mêlaient si heureusement au paysage marin ; c'était, dans la conjonction exceptionnelle de la nature et du passé, un haut lieu où soufflait l'esprit.

Ce passé, quand nous le parcourons, nous le trouvons fait de vies et de sommeils alternés ; nous y voyons, il y a deux mille cinq cents ans, une longue phase d'occupation phénicienne, carthaginoise ; de civilisation berbère ; puis romaine, puis chrétienne, étalée sur mille ans ; et enfin, après neuf cents ans d'oubli, le brillant réveil, pendant un siècle et demi, qui fut nôtre, réveil latin et chrétien.

Ces vieilles civilisations, il faut les évoquer ici.

La Punique d'abord, mal connue : un port, un comptoir de Carthage, sans traces matérielles importantes. C'est elle qui donna son nom à Tipasa : «lieu de passage».

Et c'est elle, pourtant, qui a marqué l'avenir de toutes les civilisations ultérieures : par sa langue sémitique, où l'Arabe, un jour, retrouva ses racines, lui aussi fils de Sem ; par ses dieux, Astarté Tanit, Baal Hammon, devenus les Coelestis et Saturne romains ; par ses symboles, croissant, triangle, main de Fatma, ~~arabes.~~

Quant à l'histoire berbère, elle se dessine ensuite, commerçante aussi, mais surtout agricole et frondeuse déjà, dès le 1er siècle avant J-C, avec la connaissance des rois Bocchus et des Numides Juba, dont le second, emmené à Rome par Auguste, est élevé à la cour, y recevant l'éducation

grecque à la mode. On lui fit épouser l'égyptienne Cléopâtre Sélééné, la fille de la grande Cléopâtre et de Marc-Antoine, les vaincus de la bataille d'Actium.

Le royaume de Maurétanie leur fut donné, et ils y créèrent leur capitale Césarée : c'était l'ancienne Iol punique, la future Cherchell. Ils en firent un étonnant centre culturel gréco-romain, une véritable académie d'art, de lettres, de sculptures : de celles-ci, nous en retrouvons certaines dans les musées de Cherchell, d'Alger, du ~~Car~~ Juba II, le fastueux Numide, était un pesant érudit universel, encyclopédique, surtout un énorme compilateur, un royal touche-à-tout, dont l'œuvre s'est perdue.

Mais il fut tout de même un vrai gouverneur : il aurait fait explorer les îles Canaries, découvert Madère, participé à une expédition en



CHRONIQUE

O TIPASA

Arabie, où la fille du roi de Cappadoce fut sa concubine. Par lui, Cherchell nous laisse l'accent de la Grèce, le vent des Cyclades. Athènes, dit Pausanias, lui avait élevé une statue. Par lui, la rude Afrique s'est adoucie au souffle de l'Hellade.

Est-ce lui, plus pénétré de Massinissa que d'Auguste, qui repose dans ce fameux monument berbère, le tombeau de la Chrétienne, le *Kouber Roumia*, ce mausolée, semblable au *Medracen* constantinois ? Stéphane Gsell le pense - uni là aux corps de Cléopâtre et de son fils Ptolémée, ramené de Rome. Notre Juba, mort 25 ans après J-C, aurait pu le construire vers l'an 12 ; son buste de bronze fut recueilli dans un déblai voisin.

Ou bien est-ce celle qui l'a baptisé, ce tombeau, la belle chrétienne Florinde, fille du comte Julien, enlevée par un roi Wisigoth ? Julien se serait vengé de lui en livrant l'Espagne aux musulmans : le *kouber* punico-berbère serait alors devenu la *cava* espagnole ; d'ou la *q'aaba* arabe (dont vous connaissez la traduction: prostituée)

Quelles légendes de fabuleux trésors, de bergers égarés, de sorciers infernaux, de souterrains magiques planent sur ce tombeau ! Mais il garde son mystère, malgré des explorations clandestines ou savantes, et même des canonnades turques.



Au 1er siècle de notre ère la Maurétanie, avec Cherchell et Tipasa, devint province romaine (l'empereur Caligula, le fou orgueilleux, ayant fait étrangler - par jalousie - à Lyon, Plotémée, le fils un peu insignifiant, de Juba II). Les trois siècles romains du pays, surtout celui des Antonins, furent des siècles d'or. Ils nous ont laissé les monuments dont on peut voir les restes : les voies, les temples, les basiliques judiciaires, la nymphée, le forum, la muraille d'Antonin le pieux. Ce fut la riche Colonia Claudia Tipasa, petite ville qui pouvait compter vingt mille âmes.

Ce fut le temps de la grande prospérité, de l'huile, du vin, de l'orge, du blé qui commençaient à manquer à l'Italie, envahie par les friches et les marais. Tipasa fournissait ses bêtes féroces aux cirques de Rome, son précieux thuya, sa pourpre ; elle commerçait avec Icosium, la future Alger. Elle cantonnait aussi des

cavaliers de la "Légion Etrangère", ramenée du Danube, de Syrie, de Dalmatie pour mater les épisodiques insurrections berbères, ces éternels résistants. C'était l'époque des échanges artisanaux, littéraires. Cette Afrique procédurière, dit Juvénal, fut «la nourrice des avocats romains».

C'est Rome enfin, en ces temps, qui a acclimaté largement le chameau en Afrique du Nord.

On ignore trop ceci : que, tandis que le Maghreb, superbe d'olivettes et de champs fertiles, brillait d'une civilisation romaine dense de six cents villes riches, à cette même époque, la Gaule sauvage végétait sous les forêts et les pâtures, avec seulement soixante villes latines.

Sur cette terre heureuse, étaient éclos de grands Africains, le lybique Apulée, le berbère Fronton, le lybien Septime Sévère, fils adoptif de Marc-Aurèle ; et, plus tard, les spiritualistes chrétiens Terentius, Augustin, Tertullien, Cyprien.

Et en face... la Gaule n'avait rien : peut-être le pâle Sidoine Apollinaire. C'est que l'Afrique avait couvé le germe punique, issu de la plus antique culture humaine.

Quant à la tribu indigène d'alors, groupée en agglomérations et bâtie en pisé, elle adopta la construction, la pierre à la

CHRONIQUE

O TIPASA

romaine ; puis devint municipale latin, et enfin colonie romaine, tout en vivant toujours du travail de champs. Ainsi restent peuplés aujourd'hui le sud de l'Italie, la Sicile, l'Andalousie.

Mais les dieux de Rome se faisaient vieux. Des divinités les supplantaient, arrivant d'Asie Mineure, d'Arabie, de Palmyre et d'Égypte ; des dieux mystiques resurgis, Baal, Mithra, Cybèle, Isis, Sérapis, religions nouvelles mordancées par les anciennes croyances indigènes, maures, jamais bien éteintes.

Et désormais la vieille influence sémitique des ancêtres Carthaginois introduisait la conception d'un Dieu unique et jaloux. Si bien qu'à son tour, une nouvelle religion, de Palestine, point clandestinement à Tipasa : celle des premières, et rares, communautés juives, dispersées depuis, la destruction de Jérusalem par Titus en 70, puis par les répressions de Trajan et d'Hadrien.

Ces juifs avaient leur synagogue et leur rabbin non loin, à Césarée, où le commerce les attirait. Ces juifs, et des berbères judaïsés, firent, a-t-on pu penser, le lit du nouveau Dieu unique, venu d'Orient, dès l'an 180 : le Christ, qui apportait (en grec d'alors) l'espérance d'une vie future et d'un monde plus juste.

Des apôtres aussi, d'Italie, apportaient «La bonne nouvelle», l'Évangile, maintenant en latin. On en retrouve, dès le III^e siècle, leur premier signe, porté par les marins : c'était l'ancre.

La légende de Salsa, au VI^e siècle, en est le plus touchant symbole. Elle nous fut transmise, cent ans plus tard, par une légende dorée, dite la *Passio*, d'un moine espagnol.

Salsa, vierge de quatorze ans, convertie ardente au christianisme naissant, malgré ses parents, notables païens, renversa, dans un furieux accès de foi et de désir du martyre, l'idole, serpent de bronze, Eschoum, vieille divinité punique encore adorée par les idolâtres. Ceux-ci, fous de colère, massacrèrent Salsa et jetèrent son corps à la mer.

Aussitôt alors une énorme tempête s'éleva, qui l'emporta dans le port. Un

navigateur gaulois, Saturninus (notre Tipasa française avait une famille Saturnino !), s'y trouva en péril de naufrage. Durant trois nuits terribles, un songe lui apparut, lui révélant le corps martyr flottant sous son bateau. Sur le point de couler, il plongea, trouva et ramena le cadavre de la vierge. Faut-il voir là un symbole de l'union de la Gaule et de la Berbérie ? Aussitôt, stupeur ! La tempête s'apaisa.

Le miracle convertit la foule tipasienne. De ce jour la religion nouvelle se prolongea dans Tipasa dans le pays malgré l'opposition romaine et les persécutions. Mais celles-ci, intermittentes encore - et aussi excitées par les Juifs, commençaient à s'affaiblir dans la décadence amorcée, politique, économique, militaire de l'Empire ; aidée par le mécontentement du peuple, son inquiétude, le bruit des



CHRONIQUE

O TIPASA

invasions barbares. C'était de la dynastie lybienne des Sévère que datait ce déclin. La pax Romana n'était plus. La paix de l'Eglise allait la remplacer. Le christianisme rendait caduque l'ordre romain. Rome se disloque, le christianisme va reconstruire. Mais l'unité de l'Etat est minée, irréversiblement. Le bloc de la civilisation latine africaine est fêlé, la désagrégation a commencé.

Dans sa basilique, désormais, reposa Sainte Salsa. Lors de l'invasion vandale, son corps fut emporté en Espagne par des fidèles, de crainte d'un sacrilège des barbares, puis ramené, croit-on, à Tipasa. A moins, dit-on aussi, qu'il ne soit toujours à Tolède où son culte était encore célébré au VIII^e siècle.

De cette époque date, à Tipasa, l'écllosion de la ville chrétienne brillant d'un vif éclat, avec ses monuments nouveaux, les églises de l'évêque Alexandre, des martyrs Renatus, Potentius ; le baptistère et les nécropoles, tombeaux des innombrables fidèles venus se grouper sous la protection des saints, troupeau sommeillant autour du Pasteur, dans un style plus proche de l'Orient que de Rome.

Car, chez les morts aussi, les traditions pré-romaines se mêlaient aux modes nouvelles : tombeaux berbères ou puniques, mais avec des dalles, des stèles,



O TIPASA

ou des autels, ou des sarcophage romains.

Imagine-t-on ce que pu être, à partir de Sainte Salsa, de Saint Cyprien, de Perpétue, de Félicité, et d'autres martyrs, l'explosion de la foi chrétienne en Afrique du Nord, sous l'impulsion spirituelle des Tertulliens, des Saints Augustin ; et qui fit surgir du vieux sol païen lycicopunique plus de sept cents basiliques.

Et là, on évoque forcément Gerbert, le pape de l'An Mil, qui avait pu écrire que la Gaule, alors, s'était couverte d'un blanc manteau d'églises ; bien plus tôt, notre Afrique s'était revêtue du pur manteau des basiliques.

C'est que, en l'an 312, Constantin victorieux de Maxence, avait libéré la croyance au Christ. Ainsi, en Numidie, il répara les dommages de Cirta : elle fut désormais Constantine.

Mais, hélas ! Paul Valéry l'a dit, les civilisations sont mortelles. Elles

s'assoupissent, après mille ans d'éclat. L'Afrique chrétienne n'était plus une Afrique nationale. Car la romanisation n'avait été, en Berbérie, qu'un enduit superficiel. Elle n'a pas résisté à la poussée autochtone, lors de l'affaiblissement politique et économique de Rome, à l'arrivée des Vandales.

L'an 430 marque la fin de la romanisation : désormais l'Afrique du Nord est livrée à elle-même, elle sera dévastée.

Dans l'Eglise, les schismes, les hérésies, le donatisme au IV^e siècle, sous l'empereur Julien, la Jacquerie des Circoncillions, ces paysans misérables en révolte ; les insurrections berbères, telles que celles de Firmus le Kabyle ; les invasions franques, Vandales ariennes avec Genséric au Ve siècle et, malgré la protection miraculeuse des restes de Salsa, malgré le miracle du Saint-Esprit rendant la

parole aux martyrs à la langue coupée, tous ces malheurs déferlent sur Tipasa.

Par la suite, l'occupation des Byzantins vainqueurs des Vandales, passagère et superficielle, ne fit que compléter la destruction des monuments, pour en faire des murailles.

Alors, Tipasa ne survécut plus que sous l'aspect d'une pauvre bourgade, oubliée



CHRONIQUE

O TIPASA

désormais de l'histoire. Et encore, jusqu'à ce que les foudroyantes invasions arabes, au VII^e siècle d'abord, et surtout hilalienne au XI^e siècle, lui portassent le coup de grâce. Même ses pierres furent emportées, par mer, pour construire l'El Djezaïr turc.

Rien de latin, de chrétien, n'avait subsisté, ni la langue, ni les mœurs, ni les institutions, ni les constructions. Nulle part, pareille civilisation ne fut aussi complètement abolie.

Leçon oubliée...

Et les arabes interprétèrent le «Tefassed», c'est-à-dire : «la ruinée».

Et pourtant, l'Islam venu d'Orient rejoignait à Tipasa la carthago-punique, venue aussi d'Orient, et qui avait dormi sous la cendre aux temps de Rome, du Christ, de Genséric, de Byzance.

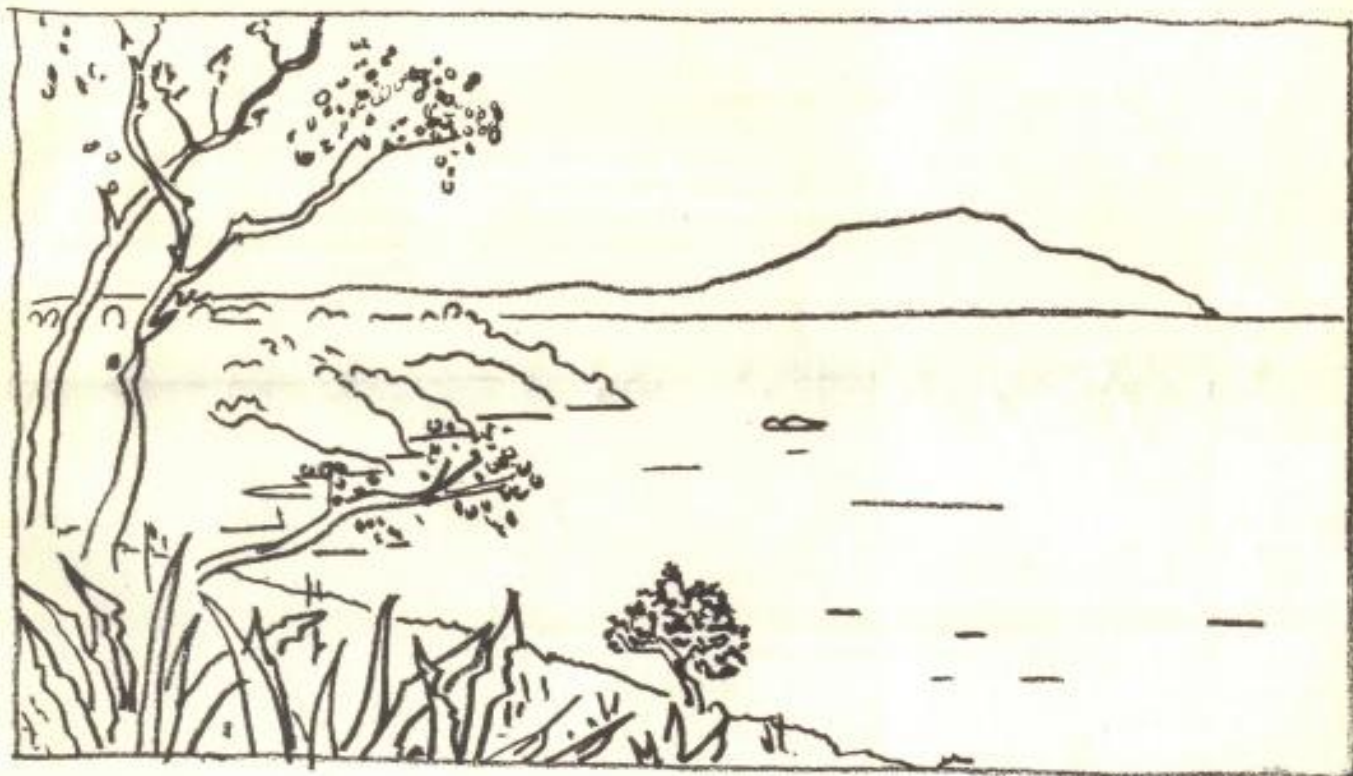
Déjà pesait sur ce Maghreb la malédiction de la désunion, des impossibles fusions et assimilations des races. J'ai retrouvé le mot amer de Philippe Diolé, «Il y a eu des rapatriés d'Algérie à toutes les époques, aussi bien au temps des Circoncellions qu'au temps de Justinien et de Belisaire».

Dans cette mort de l'histoire les trois collines rouges et leurs monuments

retournèrent à leur nature de pierres brisées, pieusement drapées d'un linceul de lentisques, d'arbousiers et de romarins.

Et la belle au bois dormant s'endormit, pendant huit cents ans, oubliée de l'histoire, attendant le prince charmant.

Felix LAGROT



TIPASA D'APRES UN DESSIN DE F. LAGROT.

LA VIE DE L'ASSOCIATION

ASSEMBLEE GENERALE DANS LE BORDELAIS

En ce samedi 12 Novembre 1988, nous sommes conviés à assister à une Assemblée Générale qui doit se dérouler à ANDERNOS près d'ARCACHON.

Dès notre arrivée, premier problème : garer les véhicules. Ce n'est pas chose très aisée, mais c'est possible (un peu d'astuce, que diable !)

Nous approchons de l'heure fatidique (12 h) : sur les parois du restaurant, LE MIAMI, de nombreuses silhouettes se dessinent Du CAP sûrement, mais allez savoir ! (est particulièrement futé celui qui connaît tout le monde!).

s'aggrandit. PALOMAR est déjà là. Monsieur et Madame TRAINAR nous rejoignent (je crois qu'ils ont été victimes d'un petit problème d'orientation ou plus exactement de fléchage). Les groupes se forment : on se retrouve entre amis, entre "useurs de culottes sur les bancs du CAP". Les conversations vont bon train, les présentations sont faites, car les écarts de promo sont tels que de nombreuses têtes inconnues font leur apparition. (A cet effet j'adresse mes compliments à un jeune (?) de je ne sais plus quelle promotion, mais qui a osé me qualifier de "CHIBANI". Avouez qu'en tant que seul représentant de la PREMIERE PROMO, ce n'est pas si facile que cela à supporter. Toutefois, je lui pardonne cette remarque, car après tout il y aura toujours un CHIBANI qui sommeillera par là !)

Vers 14 h nous nous sommes rassemblés pour l'apéro offert par la caisse de l'Amicale et nous nous installons pour affronter le repas. Il va sans dire que notre Président s'est vu contraint de prononcer les quelques mots de bienvenue (faites excuse Monsieur le Président, mais c'est une règle à laquelle on ne peut déroger, je le sais par expérience). Moment d'intense émotion tout de même : la minute de silence demandée en mémoire de notre très regretté Directeur Raoul MALATERRE, sans oublier notre ami J.J. VERHOEVEN.

une inexorable tradition : un splendide brouhaha (que de choses avions nous à nous raconter?), à telle enseigne (pour ceux qui connaissent) que j'ai établi une relation presque directe avec le marché du vendredi à Maison Carrée. Mais j'ajouterai que cela était très vivant, très pittoresque, en un mot très méditerranéen. Nous nous sommes séparés un

peu tard, particulièrement pour ceux éloignés du site, contraints en cela d'annuler la réunion qu'il était envisagé de tenir chez Yves BUCHMANN à AUDENGE.

Faut-il regretter l'absence de ce dernier volet? Je l'ignore! Je pense très sincèrement que chacun des participants est reparti ravi de ce petit intermède, même, comme ce fut le cas pour certains s'ils n'ont pas rencontré un copain de sa promo. Mais au fait notre chapeau commun n'a t-il pas pour sigle : E.N.P.A.? c'est là l'essentiel!

Ah! une dernière remarque à bordelais : si nous devons revenir tachez de faire en sorte qu'il y ait un peu d'eau dans le bassin d'Arcachon. Je sais que l'Océan est très capricieux, mais quand même, la Méditerranée n'a jamais trahi ses visiteurs (elle a toujours de l'eau ELLE!) Dans le cas contraire prévoyez un rassemblement au milieu des pins, eux au moins sont fidèles à leurs attaches.



COURRIERS - INFOS

LA KABYLIE

vue par un ancien de Benri-Yenni

"Nous conservons un très bon souvenir de notre voyage à ALGER; bien plus que tout ce que nous avons vu, ce sont les contacts humains qui m'ont le plus marqué et surtout l'accueil des anciens voisins et amis.

Ce qui a été le plus poignant à vivre sur le thème sentimental, est la visite aux ateliers où mon père travaillait et où j'ai passé pas mal de mois de vacances pour me faire quelque argent. J'ai revu l'ensemble des machines sur la touche... l'enclume et la cisaille à leur place de 1960 comme si elles nous attendaient. J'ai visité l'atelier de tonnellerie : alors là tout était intact, à la même place comme si une arme chimique avait fait disparaître les hommes et conserver le reste."

Extrait d'une lettre de Monsieur Gilbert BARRAUD à l'Amicale

L'AMITIE EXISTE!.....

Nous remercions Monsieur MARIN Gérard de Talence pour avoir offert ses services volontaires pour accueillir à l'aéroport de Bordeaux un ancien élève de l'ENPA, Monsieur BERBACHI et le conduire à la réunion d'Andernos les Bains au mois de Novembre 1988.

LE MOT DU TRESORIER

L'Amicale, avec des moyens limités à 100,00 F. pour une cotisation minimum annuelle s'exerce à maintenir un lien avec tous les adhérents de l'Amicale, par l'information, les contacts, les réunions et les voyages.

Nous vous demandons de ne pas oublier votre cotisation et d'apporter tous vos témoignages et votre participation à l'amicale.

Nous désirons éditer un annuaire. Aussi nous demandons à tous ceux qui ont changé d'adresse de bien vouloir se faire connaître.

Que sont devenus nos amis dont les noms suivent et qui n'ont pas reçu le n°24 du journal qui reste à leur disposition ?

AMELLER Fernand	TOULOUSE
BASIN Michel	CHALON/MARNE
BEAUSSIER Jean Claude	BISCAROSSE Plage
BENAYENTE Roland	SAINT POL/TERNOISE
BOULLAUD René	LA BARP
DUFOUR Robert	VILLERS COTTERETS
HERNANDEZ H. Claude	CELONY P/AIX
LAURENT Joseph	TOULON
LAZARO Michel	EVRY
MENROUE Marcel	TOULOUSE
MIRALLES Fernand	SAINT DENIS EN VAL
MONACHON Jacques	TOULOUSE
OGER Hubert	GOZIER
PLUNIAN Guy	PLAISIR
ROCH Christian	CORBEIL ESSONNE
VAQUEZ Philippe	CREPY EN VALOIS
VALLESPIR Robert	MONTPELLIER

Cordialement
Le trésorier Antoine
PALOMAR

RETRAITE

Ceux qui ont été affiliés à la Caisse d'Assurance CASICRA en ALGERIE peuvent faire une demande à la Caisse Régionale Assurance Maladie CRAM de la région où ils résident pour faire valider les années de service en ALGERIE jusqu'à l'indépendance.

à TOULOUSE :
CRAM MIDI-PYRENEES
17 ter, Boulevard Lascrosse
31065 TOULOUSE CEDEX

CARNET ROSE

Jean est venu aggrandir le cercle de famille de J. THOMAS (1944/1948) par le biais de sa fille Véronique, épouse de Y. BAUDIN.

VOYAGE EN ALGÉRIE:

L'amicale avait organisé un voyage à Alger dans la période du 30 Avril au 8 Mai 1989, mais vu les événements en cette période, le bureau a décidé de reporter ce voyage à une date ultérieure.

Le pays étant en pleine réorganisation, il apparaît plus souhaitable de reprendre de nouveaux contacts avec nos partenaires algériens, pour remettre au point les conditions d'un nouveau voyage dans le courant de l'année 1990.

COTISATION FRANCE INTEC

L'amicale ENPA informe tous les adhérents à France Intec de porter leur contribution de l'année 1989 à 130 Francs. Nous demandons de bien vouloir adresser vos cotisations France Intec par l'intermédiaire de l'amicale ENPA afin de grouper les versements auprès de cette association.

Le trésorier: A. PALOMAR



BUREAU DE L'AMICALE

- Président:** Mr Pierre TRAINAR
22 Rue Déodora
31400 Toulouse
- Secrétaire Général:** Mr Bernard MANS
Route de Gagin
31600 Muret
- Trésorier Général:** Mr Antoine PALOMAR
18 Allée de la Durance
31770 Colomiers
- Secrétaire Adjoint:** Mr Yves BUCHMANN
Allée de Gardolle
33980 Audenge
- Trésorier Adjoint:** Mr Fernand FRANCO
54 Allée du Vivarais
31770 Colomiers
- Information:** Mr Jean THOMAS
16 Brd Riquet
31000 Toulouse
- Mr Pierre ARNAC
Lieu dit St Gauzens
32600 Isle-Jourdain

SOMMAIRE

EDITORIAL	Page n°	1
CHRONIQUE		
O Tipasa	Page n°	3
LA VIE DE L'ASSOCIATION		
Assemblée générale	Page n°	9
COURRIER & INFOS		
La Kabilie	Page n°	10
L'amitié existe	Page n°	10
Le mot du trésorier	Page n°	10
Retraite	Page n°	10
Carnet rose	Page n°	10
Voyage en Algérie	Page n°	10
Cotisations France Intec	Page n°	11
Promotion 55-59	Page n°	11

VOUS RECONNAISSEZ-VOUS ? Promotion 1957-1961

